



**Atelier d'écriture à la galerie du  
château d'eau**

**Yaksa productions**

**2009/2010**

*Yaksa productions*  
[www.yaksa.fr](http://www.yaksa.fr)  
*contact marie carré*  
*06.75.25.43.74*  
*atelier@yaksa.fr*

## Sommaire

Les participants : .....	3
Anders Petersen .....	4
Décrochage .....	9
Jurgen Nefzger. ....	12
André Mérian .....	13
Décrochage .....	14
Simulacre et parodie. ....	16
Vincent Debanne .....	18
Décrochage .....	21
Laurent Septier .....	23
Décrochage .....	25
Pieter Hugo.....	26
Ulrich Lebeuf.....	35

## Les participants :

Jocelyne Graziani  
Marie Aillères  
Michèle Gimie  
Jeanine Berger  
Brigitte Bertrand  
Marlène Garric

Atelier animé par Marie Carré le lundi de 14 à 16h.

## Anders Petersen



### *Impressions premières.*

Je déambule dans l'exposition où des photos en blanc et noir occupent les murs de la galerie. Je ne connais ce photographe qui a pris des clichés dans les années 60/70, mais dès les premières photos, prises dans un bar glauque d'Hambourg, je ressens une tristesse, un désespoir infini, un désenchantement total, l'alcoolisme tient lieu d'aphrodisiaque, de tendresse, d'espoir éphémère, de bonheurs furtifs, de remèdes à tous les maux. Les prostituées, les travelos sont là pour le sexe, mais aussi rire, danser ou vendre un moment de complicité et de tendresse. Les visages sont marqués, ravagés, fermés ou hilares, hilarité due à un trop-plein d'alcool. Il y a bien quelques hommes qui paraissent joyeux dans ce bar ils sont beaucoup plus nombreux que les femmes et ces femmes, quelles femmes ! Prostituées, jeunes et vieilles qui montrent leurs seins et leurs dessous, qui se prennent dans les bras, s'embrassent et se câlinent pour ne pas crever de solitude. La chaleur humaine est factice et après quelques verres tous jouent un rôle, choisi ou non. Il n'empêche que cette exposition, sur cette société dérangeante a le mérite de nous faire partager des lieux, une époque, une ambiance, des attitudes et bien sûr une émotion.

J.G

### *Se mettre à la place du photographe.*

Je passais quelques jours à Hambourg chez un ami peintre qui m'avait invité pour son vernissage. Son appartement était situé sur les quais où une faune diurne et nocturne circulait en permanence. Deux numéros après l'entrée de son immeuble se trouvait un bar dans lequel j'avais pris l'habitude de prendre mon café du matin et où le barman servait plus souvent des bières et des alcools forts que des cafés. C'est comme ça que j'ai commencé à photographier les clients de ce troquet. Il y avait les habitués et les autres. Je ne les payais pas pour qu'ils se laissent photographier, mais j'offrais des tournées générales qui les faisaient hurler de joie et après quelques jours passés ensemble, tous voulaient être photographiés, même les plus réticents étaient prêts à poser pour « l'artiste » comme ils m'avaient surnommé.

Je me souviens de l'homme auquel il manquait 3 doigts à la main droite, ses doigts ayant été écrasés par une presse. Comme c'était un accident de travail, il touchait une pension qu'il dépensait allègrement dans ce bar et tous les jours il me disait « alors l'artiste, quand est-ce que tu me tires le portrait ? » Un jour où il avait bu plus que de raison, il s'était mis torse nu et avait posé en riant, heureux de jouer les vedettes. Je suis beau hein? Tu ne trouves pas que je suis beau ? Il faisait des grimaces et riait comme un enfant laissant voir une bouche édentée et des chicots noirs.

Je me souviens aussi d'une femme âgée portant manteau sombre, foulard sur la tête, et lunettes, très digne, assise à une table, mais ne consommant pas. Elle attendait quelqu'un et regardait fréquemment sa montre. Je ne l'ai pas vu partir. Et Ingrid, si jeune, si maigre qui à 19 ans à peine avait déjà tout vu et savait tout de la vie. Et Séréna, si belle, si brune, si triste, si classe, abandonnée par un riche amant dans un pays qu'elle ne connaissait pas, la seule à ne pas boire une goutte d'alcool, attendant désespérément de trouver l'argent

nécessaire pour rentrer dans son pays natal, l'Argentine. Lorsque nous parlions espagnol, ses grands yeux noirs s'illuminaient et pour quelques instants, elle devenait gaie, me parlait du tango qu'elle dansait si bien, de sa famille, qui croyait qu'elle menait une vie de reine, de ses amis et puis très vite elle se taisait et retombait dans une tristesse infinie. J'ignore de quoi elle vivait, je n'ai jamais osé lui demander ce qu'elle faisait, sans doute attendait-elle qu'une bonne âme lui offre un billet de retour pour Buenos Aires.

Il y avait aussi Gunther, le nain, toujours bien habillé, intelligent, drôle, né dans une excellente famille, mais laid, très laid. Je suis une erreur de la nature disait-il ! Il venait dans ce bar où il se sentait à l'aise avec tous ces gens abîmés par la vie, prostituées, travelos, femmes jeunes et vieilles, lesbiennes, homosexuels, tous accros à l'alcool, au tabac, au malheur. Parfois arrivait un jeune couple qui buvait quelques bières mettait des pièces dans le juke-box et dansait, alors, tous ceux qui aimaient la danse se mettaient à danser, à chanter, à rire, à s'interpeller bruyamment. Ce bar sentait la fumée, l'alcool, la sueur, le froid, l'angoisse. Les clients ivres s'effondraient sur les tables, sur les banquettes, sur le sol, personne ne s'en préoccupait car personne ne les voyait.

Il y avait l'homme au chapeau, un jeune lui avait arraché pour rire, cela l'avait mis très mal à l'aise. Sous son chapeau il avait mis un mouchoir pour ne pas se décoiffer lorsqu'il l'enlevait et le remettait, ce mouchoir lui avait valu moqueries et quolibets, timidement il avait demandé qu'on le lui rende mais les autres s'amusaient à le jeter en l'air. Le pauvre homme était si gêné que j'avais fini par l'attraper pour lui rendre. Soulagé, il m'avait remercié avec un grand sourire.

Il y avait l'homme au caniche noir, qui ne parlait qu'à son chien, qui le câlinait comme un enfant. Il le serrait tendrement contre lui, l'embrassait, le caressait, lui parlait à l'oreille. Blaky, c'était le nom du chien, portait un collier en cuir rouge avec une médaille gravée à son nom sans adresse. C'était un habitué du lieu, comme son maître, et dès qu'ils entraient, il

filait s'installer à une table, toujours la même, et lorsqu'elle était occupée, l'animal aboyait et attendait que la table se libère, mais ça ne se passait pas toujours bien, et quelquefois des coups de poing étaient échangés.

Ce bar s'appelait « chez Lily » et aujourd'hui encore, lorsque je regarde mes clichés, j'ai une pensée attendrie et émue pour ces hommes et ces femmes, dont beaucoup ont sans doute disparu.

J.G

*Se mettre à la place d'une personne photographiée.*

C'était un baiser volé de fin de soirée, je l'avais laissé faire. Je suis arrivée dans cette ville par erreur, entrée dans ce bar parce que j'avais froid et que je ne savais pas trop où aller. Finalement, tout le monde est un peu étranger ici, impossible de savoir qui était qui, de l'homme ou de la femme, de l'ivrogne au buveur de passage. C'est la nuit c'est là que tout se passe, les ombres se fauillent et laissent des traces humides sur les murs, on regarde les vivantes silhouettes des fantômes, on séduit pour oublier, on existe pour oublier que demain le soleil se lèvera à nouveau comme une couche d'anonymat recouvrant la peau.

Assise dans le fond de la salle, je me sens aussi vieille que le papier peint que plus personne ne remarque depuis longtemps. À côté de moi un homme me répète que le chien est le seul véritable ami de l'homme, un couple androgyne s'embrasse, une femme sourit tristement en attente d'une caresse sur un bas filé. Personne ne semble avoir d'âge, comme si plus rien n'existait une fois que l'on avait passé les portes du café.

À force de se fréquenter, les gens se ressemblent et s'endorment sur la table une cigarette à la bouche, comme si la fumée allait emporter leurs malheurs et nettoyer l'atmosphère crasseuse de la vie. Un seul sourire peut faire

croire que l'on est quelqu'un et c'est important d'être quelqu'un même si c'est juste le temps d'une nuit. Ici il n'y a ni monsieur, ni madame, juste "mon loup" ou "ma belle".

Un homme tatoué dans les bras d'une vieille femme jette un œil en coin sur mes genoux fatigués. Quand il commence à me caresser je ne suis même pas choquée. Après tout, c'était peut-être ça que j'étais venue chercher moi aussi. J'ai froid comme tout le monde. Alors, j'ai fait comme tout le monde, j'ai bu, j'ai dansé, ri, oublié et je me suis laissée embrasser sous les néons, assise, sur une nappe en papier, au milieu des mégots oubliés. L'homme est gentil, il est doux et embrasse bien. Quelquefois ça fait juste du bien de sentir une autre peau sur sa peau, de sentir des bras qui brassent, quelquefois j'aurais presque envie d'avoir mal histoire de croire que j'existe vraiment. Je reste là longtemps à l'embrasser, à boire et à fumer, à oublier.

C'est la première fois que j'arrive à oublier. La fumée me pique les yeux, l'alcool a complètement desséché ma bouche, je sens mon cœur sortir de ma poitrine ou alors ce sont les mains de l'homme qui essaye d'arracher mes seins. Si je ferme les yeux, ma tête tourne, alors je regarde autour de moi, tout autour de moi, cette femme qui se déshabille en dansant, collant son corps à ceux des hommes qui l'entourent, je regarde ce vieil homme avec son chapeau ridicule sur la tête qui sourit au bar, et mon reflet dans le miroir qui se laisse embrasser.

M.C



## Décrochage

*Coincée dans la galerie du château d'eau (conte fantastique)*

Quelques amis avaient décidé d'aller voir la nouvelle expo photo de la galerie du château d'eau. Il faisait un temps magnifique et l'idée de m'enfermer dans ce lieu ne m'enchantait guère, mais devant l'insistance d'une amie de passage j'acceptais. C'était une expo photo en couleurs dont le thème était « L'URBANISME ET LES CENTRALES NUCLEAIRES ». Nous déambulions tranquillement dans la galerie, commentant ceci et cela, donnant nos points de vue et partageant nos émotions, lorsqu'une sirène retentit. C'était l'alarme à incendie qu'un des nôtres avait déclenchée en allumant une cigarette. Très vite il sortit de la galerie, suivi par notre groupe et les visiteurs inquiets. Comme je savais qu'il s'agissait d'une alarme à incendie, j'étais restée.

Je me promenais, seule, dans la galerie avec un plaisir nouveau, car j'avais toujours rêvé visiter les musées sans public pour pouvoir admirer les objets ou tableaux, en prenant le temps de les décortiquer, de les admirer bref de les savourer dans le calme. L'alarme s'arrêta, mais les portes restèrent closes et lorsque je voulus sortir, il me fut impossible de les ouvrir. J'attendis patiemment qu'un responsable vienne voir s'il y avait encore du monde dans la galerie, en vain. Je me disais que mon amie allait s'apercevoir de mon absence et viendrait à mon secours. Mon portable était resté dans son sac à dos et je n'avais aucun moyen de communiquer avec l'extérieur.

J'allais et venais dans les couloirs, montant et descendant l'escalier pour m'occuper car je commençais à trouver le temps long. Il faisait de plus en plus sombre. J'avais beau taper, appeler, crier, personne ne venait. A l'aide de la chaise du gardien, je grimpais jusqu'à une fenêtre, mais elle avait des grilles de sécurité si rapprochées, qu'il était impossible à quiconque de sortir. Je grimpais à nouveau sur une canalisation, mais le mur de briques bouchait le conduit. Au-

dessus d'une porte intérieure il y avait un panneau qui indiquait « Privé » j'entrais dans la pièce pour téléphoner, mais point de téléphone.

Je fis le tour de nombreuses fois cherchant désespérément une sortie de secours en tâtant les murs, mais j'étais bel et bien prisonnière de ce lieu. Heureusement que demain n'est pas jour de fermeture me dis-je et si personne ne vient me délivrer ce soir je sortirai demain matin. Je m'assis sur la chaise du gardien près de la porte d'entrée et pris mon mal en patience.

Des sons bizarres venaient du sous-sol. Je les pris tout d'abord pour des bruits de canalisations mais à bien écouter on aurait dit des chuchotements. Je n'osais pas bouger. Il faisait sombre. J'entendais des rires d'enfants, des bruits d'eau, de ballon, lorsque je vis, face à moi, un pêcheur allumer une cigarette. Ah ! Enfin quelqu'un, l'alarme va retentir et on viendra voir ce qui se passe. Le pêcheur me sourit tout en continuant à fumer, mais rien ne se produisit. C'est alors que je reconnus le pêcheur de la photo. La photo était devenue fluorescente et le pêcheur avait disparu. Lorsqu'il eu terminé sa cigarette, il me fit un signe de la main et reprit sa place dans la photo. Les photos s'allumaient comme par enchantement et les gens en sortaient pour déambuler, les enfants montaient et descendaient l'escalier en se poursuivant, certains passaient tout près de moi sans me voir. Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles !

Toutes les personnes photographiées sortaient des cadres et comme les encadrements s'illuminaient, une lumière verte inondait la galerie. Je me répétais sans cesse, tu rêves, tu vas te réveiller, ferme les yeux, bouche tes oreilles, mais j'entendais toujours les bruits et malgré les paupières fermées, je percevais des lueurs. À nouveau j'ouvris les yeux. La lumière verte avait tout envahi. C'était étrange. J'avais l'impression d'être passée dans une autre dimension. J'étais spectatrice d'un monde dont je n'imaginai pas l'existence. Je les voyais, mais je semblais transparente à leurs yeux.

Tout à coup j'entendis mon prénom Ana Ana ! Je reconnus la voix d'Ingrid. Je me mis à crier et à frapper de toutes mes forces sur la porte en bois. J'appelle les pompiers me cria-t-elle on va te sortir de là.

Lorsque les pompiers ouvrirent la porte, tout était redevenu normal, calme et silencieux. Tout le monde avait réintégré sa photo en silence. Je n'ai jamais raconté cette histoire à qui que ce soit. Je ne veux pas passer pour une folle, une droguée ou une alcoolique, pourtant, ce que je vous ai raconté est vrai. C'est la vérité pure. Si vous ne me croyez pas, laissez vous enfermer une nuit d'exposition dans la galerie du château d'eau et nous en reparlerons ensuite.

J. G

## Jurgen Nefzger.



Elles sont plantées là sans bouger pour ne pas déranger au bord de la rivière. Elles attendent que le poisson rende son dernier souffle, faites comme si elles n'étaient pas là...

Au milieu de l'image, elles crachent leur vapeur blanche. Les cheminées fument, tout va bien, verticales elles s'élèvent comme des chênes centenaires profitants d'un dimanche d'oisiveté. Un homme est allongé sur un transat, il pêche, endormi tranquille, pas de danger les poissons ne le réveilleront pas. Attention nucléaire, ne pas déranger.

## André Mérian

Immeuble de quatorze étages,  
parallélépipèdes gris,  
lépreux; je viens de  
passer la ligne de  
démarcation, je suis  
dans un quartier  
comme ils disent.

Pas un de ces  
quartiers du centre

éclaboussant leur luxe, non, un quartier hors de la ville.

Ici tout est démolition, chantiers, béton .

Le mobilier urbain est comme restreint, juste ce qu'il faut.

J'ai traversé au passage piéton bien sagement, sur ma gauche, quelques arbres au vert tendre éclaboussent la grisaille et dessous de petites maisons, des villas, comme ils disent, des cubes collés les uns aux autres, un panneau indique *Les Mûriers* , ça fait plus gai , ça donne un petit air de Provence et de soleil .

Moi, je ne vois qu'uniformisation , catastrophe humaine, des vies mises dans des cases, au ban d'une société qui oublie les passerelles, celles du cœur et de l'humain ; les passerelles, ici, ne servent qu'à passer d'un immeuble à l'autre.

Rues étrangement désertes, voitures, chantiers de reconstruction jamais achevés ...

Le Cancéropole glace encore le décor, planté sur la droite ! Explosion d'antennes satellites comme autant d'appels, paraboles de mort que l'église désertique ne parvient pas à faire oublier.

Je vais pousser la porte de l'immeuble, prendre l'ascenseur, au douzième étage, il y a un appartement où vivent des gens, qui vous servent avec le cœur un thé à la menthe venu d'ailleurs...



Toulouse, 2009

M.A

## Décrochage

### *Instructions pour passer inaperçu dans une expo*

Il vous faudra tout d'abord, c'est primordial, bien choisir votre jour : ne pas vous présenter à une exposition s'il pleut, parapluie et pardessus dégoulinants étant par essence facteurs à vous faire remarquer. Il vous faudra également, c'est une évidence, bien songer à votre tenue, les couleurs éclatantes ou trop voyantes, comme le rouge, le jaune, les rayures ou les teintes criardes étant absolument prohibées. On préférera des tons plus neutres, un beau gris, un beige, un marron, un noir, ou à la rigueur un bleu un peu terne, passe-partout. Le choix est vaste. Pour les femmes, les chaussures plates seront de rigueur, de manière à éviter les bruits des pas, et à n'attirer ni l'attention, ni les regards.

Le thème de l'exposition, et la connaissance que vous avez, ou croyez avoir, sur le sujet, ou sur l'artiste, a aussi une importance non négligeable. La tentation sera en effet moins grande d'émettre des opinions, légitimes ou non, s'il s'agit d'un domaine qui vous demeure étranger. Dans le cas contraire, et si l'on tient malgré tout à visiter une exposition sur un terrain qui soit familier, on devra se faire violence et s'engager à ne piper mot, quoi qu'il arrive.

Ces précautions prises, le jour dit, il sera impératif d'avoir prévu de la monnaie, un billet de trop grande valeur ferait de vous, un sujet à part, facilement repérable, donc le contraire de ce que vous souhaitez. De même, des pièces de faible valeur, que vous auriez à chercher dans vos poches ou dans votre porte-monnaie, présenteraient de multiples inconvénients, que vous pouvez facilement imaginer... La vérification par le caissier pourrait encore être une autre source de tourments. Soyez donc à ce propos particulièrement méticuleux dans vos préparatifs.

Cette étape franchie, il est conseillé de demeurer le plus près possible d'un groupe déjà constitué et suffisamment absorbé,

de préférence en vous tenant derrière, là où le risque de vous faire interpellé est quasi nul. Dans le cas, improbable toutefois, où quelqu'un vous demanderait votre avis, et qu'il vous faudrait répondre, faites-le avec parcimonie, sans élever la voix, sans paroles excessives, en reprenant de préférence un avis déjà donné par une autre personne, pour ne pas vous exposer à devoir ensuite justifier votre position.

À aucun moment, vous ne devrez oublier que tout commentaire personnel est expressément exclu. Laisser supposer que vous êtes muet, ou sourd, voire les deux, pourrait être profitable, mais pourrait aussi avoir des effets pervers sur la perception qu'on aurait de vous. Cette solution pourrait en réalité se retourner contre vous, et le risque nous paraît disproportionné.

Un autre danger possible est celui des amis, si vous en avez, qui voudraient vous accompagner à l'exposition. Dans ce cas, il vous faudrait vraiment les choisir avec soin, ne retenir que ceux capables de se monter aussi discrets que vous-mêmes, et aptes à s'imposer les mêmes contraintes que vous.  
Bonne visite !

J.B

## Simulacre et parodie.



Megève janvier 2010.

Cette année était celle de nos retrouvailles, dix ans que nous nous étions fixé ce rendez-vous, tout le monde était présent même si certains d'entre nous jouaient à faire semblant pour respecter les règles du jeu. Il y avait Émile et Geneviève qui malgré leur séparation, trois ans avant, réussissaient presque à nous faire croire qu'ils étaient amoureux. Il y avait Marc et Jeanne qui restaient ensemble malgré tout. Rémy et Clémence qui passaient leur temps à se séparer et à se remettre ensemble si bien qu'on ne leur demandait même plus où ils en étaient. Et enfin, Paul et moi, Rose, ensemble depuis peu, mais amoureux platonique depuis le lycée.

Notre première rencontre avait eu lieu à la fac, une espèce de bande des 8 où amours et amitiés se succédaient. En 1990 nous avions passé nouvel an ensemble et on s'était promis de se retrouver 10 ans plus tard tous ensemble. On s'était promis de ne pas ramener quelqu'un d'étranger au groupe, une manière de croire qu'on avait toujours 20 ans et que rien n'avait changé. Pourtant, on avait tous changé et on n'avait plus grand-chose à nous dire.

Ce qui nous rapprocha cette année fut l'avalanche qui nous bloqua dans le chalet. Les premiers jours se passèrent plutôt bien, les souvenirs et les confidences réactivaient cette fameuse amitié à laquelle on s'accrochait tant. Comme dans



tous les groupes captifs les caractères s'affirmaient. Rémy était meneur et dominant. Émile son rival, Marc et Jeanne suivaient sans se plaindre. Geneviève et Clémence les mamans du groupe essayer de tempérer. Paul ne disait rien incapable comme toujours de faire face à la situation et moi j'essayais de rendre la vie agréable à chacun avec mes moyens.

Toujours bloqués dans le chalet, la nourriture commençait à manquer et nous devions nous rationner. La situation ne s'arrangeait pas et bientôt il n'y eut plus rien à manger. Rémy proposa que l'un d'entre nous se sacrifie pour sauver les autres, bien sûr personne ne se porta volontaire et il fut décidé de tirer à la courte paille. Émile suggéra que Rémy fasse don de son corps à la communauté étant le plus gras de nous tous il nous permettrait de tenir jusqu'à la fonte des neiges. Finalement, le hasard décida autrement.

Très affaibli par le manque de nourriture je fis une chute mortelle dans l'escalier et servit donc de festin à mes camarades qui ne culpabilisèrent même pas puisque ma mort était accidentelle. Ce fut un très beau et bon repas, somme toute assez détendu étant donné la situation. Quelques jours après la neige fondit et ils se donnèrent tous rendez-vous dans 10 ans.

Bien sûr, je serais là moi aussi, un peu éparpillée, mais présente au plus profond de chacun d'entre eux.

M.C

## Vincent Debanne

*Texte inspiré des 3 série de photographies (troops of defense, station et des gens qui sortent ou marchent dans la rue)*

Scène de rue, somme toute, très banale.

Deux heures qu'il est là-haut, qu'il hurle des phrases que personne n'entend! Un illuminé sans doute ou un nouveau Christ , avec sa robe blanche , ses cheveux retombant sur les épaules , il est là en équilibre sur le rebord d' une fenêtre , au douzième étage !

Il impressionne , il interpelle, mais qu'est-ce qu'il dit ?

Amour, fraternité...

Des gens se sont arrêtés pour l'observer, mi-inquiets, mi-admiratifs. Au moins, ils se sont arrêtés, pas comme les autres là-bas, métro, boulot et pas assez de dodo.... Ils se ressemblent tous : Costard, cravate, attaché-case, air absent, cernes sous les yeux ...

Moi aussi je regarde la scène, comme une conne, ma baguette à la main. C'est sinistre ce coin, je ne vais pas passer ma journée là tout de même! Travailler plus ... Gagner plus ça reste à voir ; ils ne voient plus rien ni personne, les costards- cravate, pas même leurs gosses, à la crèche les mômes à peine nés et dès sept heures, les yeux bouffis de sommeil, hébétés, juste le temps d'un bisou et hop, la journée commence.

Je suis gonflée à bloc, il va voir de quel bois je me chauffe l'autre. Plus d'une heure que je fais le pied de grue dans cette rue !

Le fou hurle

toujours sur son rebord de fenêtre, il va finir par tomber !

Les gens restent là à regarder



bêtement, je suis sûre que personne n'a appelé les pompiers ou la police, enfin quelqu'un quoi ! Moi je peux pas j'ai pas de crédit ! Bon, qu'est-ce que je fais? J'y vais ou je n'y vais pas ? J'ai froid, j'ai faim, j'ai sommeil et ce feu c'est quand qu'il passe au vert ?

Combien de temps qu'ils n'ont pas vu la mer, les costards - cravates ? Qu'ils n'ont pas pris le petit déjeuner sous la couette ? Ont-ils jamais pris le temps de ne rien faire ?

Là, j'en ai marre, je vais me barrer, ça me prend la tête cette histoire ! Mais où vont-ils comme ça avec leur attaché-case, leurs jolis habits? Les yeux fixes, le dos courbé, qu'est-ce qu'ils font? Ils vont gagner de l'argent ; pour vivre ; oui, mais ils vivent quand ? L'autre, il va se faire larguer comme un nase, il aura bonne mine, tout seul, sans savoir où aller. Il peut les bouffer ses bonbons ! Il devait m'apporter des bonbons.

Le portable vibre dans ma poche, c'est lui : « J'arrive, je suis retardé, je regardais un fou en équilibre sur un rebord de fenêtre, au douzième étage, tu te rends compte que.... » J'ai coupé la communication, je suis seule dans cette rue paumée, finie mon histoire d'amour ! De toute façon sa mère ressemblait à un hareng saur je ne la supportais pas. Je ne vais pas me foutre à l'eau pour si peu, surtout qu'en cette saison elle ne doit pas être chaude ! Et les autres là qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ? Les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes ? Ils déambulent, voilà ce qu'ils font, tous les jours de la même façon, à la même heure ...

Le fou gesticule toujours, il crie de plus en plus fort, qu'est-ce qu'il dit? Il parle d'amour, de partage, de dieu, de paradis ....Ah oui c'est vraiment un fou !

Ya pas si longtemps, j'y croyais un peu moi aussi à tout ça.

M.A



Dans le ciel, ce jour-là, une météorite se rapproche de la terre.  
Sur la terre, ce jour-là, un homme marche, deux hommes marchent, trois hommes marchent et moi je dois arrêter de tomber amoureuse de tous les hommes que je rencontre.  
Centre d'affaires, tenue ville ou sportswear, costumes cravates, les hommes se confondent et j'ai mal aux pieds, l'étiquette de mon pull me gratte.

Ce jour-là, une météorite se rapproche de la terre.  
Toujours les mêmes pas, toujours les mêmes gestes, chorégraphie du quotidien, lever le pied gauche, lever le pied droit, vaincre la peur du vide, vaincre la peur du vide, je dois y arriver.

Mon sac est trempé, ma bouteille d'eau s'est renversée.  
Une météorite se rapproche de la terre.  
Répétition, je répète répétition, file indienne, en rythme, baissez la tête, lisez le journal.  
Salade, rôti, carotte.  
J'ai oublié le fromage.  
J'ai mon oreillette qui déconne.  
J'ai mon otite qui recommence.  
Se rapproche de la terre.  
Immeubles, miroirs qui réfléchissent.  
Où j'ai mis mes clés ?  
Pied gauche en avant, silhouettes découpées, ribambelles.

Sur la terre ce jour-là...

M.C

## Décrochage

### *Instructions pour manger et boire à l'œil dans les galeries.*

Je suis, depuis quelques années déjà, un habitué des vernissages dans les galeries de la ville et j'ai mis au point un petit fascicule à l'usage des personnes qui comme moi, se rendent dans ce genre d'endroit pour boire et manger à l'œil.

Que vous soyez de sexe féminin ou masculin, la première règle à respecter concerne la tenue vestimentaire. Elle doit être élégante, soignée, certes, mais un brin de désinvolture recherchée sera du meilleur effet. Bannissez donc le costume ou le tailleur, trop convenu et pour tout dire ringard. Un pantalon léger, en lin par exemple, un jean même, porté avec une veste en cachemire, des lunettes de marque et une écharpe feront l'affaire. Une robe -pour les dames bien sûr -, point trop sexy, mais assez quand même pour qu'on vous remarque, le but étant de se faire réinviter, des chaussures à petits talons, ce n'est pas un détail sans importance, souvent vous devrez faire plusieurs galeries avant d'être rassasié, il faudra donc être à l'aise pour marcher.

Un maquillage léger, des cheveux flous et propres, vous ouvriront les portes les mieux gardées. Le problème de la porte est justement un des plus importants à résoudre: Vous n'avez pas toujours une invitation, il vous suffira de fouiller fébrilement dans votre poche à l'entrée, et de dire :-C'est trop bête, cette pauvre Marie ou ce pauvre Steph, qui m'attendent à l'intérieur....Il ou elle va être très déçu. Le gars à l'entrée ne tiquera même pas des Marie et des Steph vous en trouvez quinze par soirée.

Lorsque vous êtes dans la place, souriez, dites un mot à deux ou trois personnes, elles vous répondront toujours au cas où vous seriez quelqu'un d'important. Prenez un air mystérieux, ne vous précipitez pas tout de suite sur le festin. Prenez le temps, que vous aimiez ou non d'admirer chaque œuvre. Usez, abusez des hochements de tête, des sourires entendus,

si vous le pouvez dites un mot à l'artiste. Flattez -le, les mots: authentique, qualité, profondeur, incroyable, sublime , puissant....J'en passe et des meilleurs – à ce propos pour dix euros supplémentaires vous pouvez aussi vous procurer le lexique des mots et phrases à utiliser impérativement dans ce type d'endroit, des mots creux qui disent tout et leur contraire et qui pourront resservir en d'autres circonstances – Après cette digression revenons à nos toasts.

L'artiste convenablement flatté, ne manquera jamais de vous demander si vous vous êtes restauré. Vous répondrez illico que grand dieu non, vous n'y aviez même pas songé! Il ne manquera pas, de vous inviter à le suivre car on apprécie mieux une coupe à la main. Là, ne vous ruez pas sur les canapés et autres petits fours, ayez l'air de picorer, déplacez-vous souvent, ayez un mot pour chacun, riez aux plaisanteries, aux mots d'esprit, même si vous n'avez pas compris. Pour les plus expérimentés, vous pouvez aussi vous mêler à un petit groupe et laisser entendre que vous connaissez l'artiste, on vous resservira immédiatement, croyez-en ma longue expérience !

Un conseil toutefois ne vous arsouillez pas !

C'est du plus mauvais goût, mais pour les dames par exemple, vous pouvez toujours minauder en affirmant que l'alcool vous monte un peu à la tête, on vous trouvera exquise, surtout si en plus vous êtes jolie, pour les moches mieux vaut rester prudente à ce petit jeu, on vous trouverait pesante. Il se peut que la qualité des mets ne soit pas extraordinaire, la plupart du temps, il faut bien l'avouer ce n'est terrible, mais bon, comme disait ma grand-mère :-À cheval donné on ne regarde pas la denture-

M.A

## Laurent Septier

### *D'une photo à l'autre*

Les toits sont recourbés comme les moustaches de Dali, première chose que je vois à travers le hublot avant l'atterrissage. J'ai déjà vu des toits en pagode dans les reportages, mais jamais de visu. C'est coloré et esthétique. Je quitte l'aéroport en taxi pour me rendre à l'hôtel et profite du trajet pour regarder ce pays que je ne connais pas. Une foule grouillante circule dans les rues où des hommes et des femmes font la cuisine, à même le sol, pour les passants. Dans des bassines, sur le trottoir, trempent des os d'animaux pour faire des soupes.

Je vois un calendrier avec la photo d'une très belle femme accroché dans une échoppe. Je suis frappé par la saleté et la pauvreté. Les hommes qui tirent les pousse-pousse sont vêtus de haillons, d'autres circulent en bicyclette. Le taxi me dépose devant un jardin que je dois traverser pour me rendre à l'hôtel. L'entrée de ce luxuriant jardin est arrondie comme un immense O. et dans ce jardin se promènent, en toute liberté, des biches et des faons. Il y a un bassin alimenté par une conduite rompue qui crache de l'eau par saccade au milieu de plantes et de fleurs et un coq qui se promène en maître des lieux.

Tout autour de ce jardin sont construits des immeubles aux balcons couverts, sur lesquels sont suspendus des vêtements à presque tous les étages. J'entre dans un restaurant dont l'entrée est gardée par un lion de pierre. Ce restaurant est sur 3 étages. Sur les tables aucun couvert, à part des cuillères en porcelaine pour les soupes, et des baguettes, pas d'assiette, mais des bols, pas de verre, mais des tasses à thé. Ce n'est pas l'entrée de l'hôtel. Je ressors, entre dans l'hôtel par une suite de petits salons, très cosy, où les meubles et les fauteuils sont recouverts de napperons en dentelle.

Dans un salon, la photo d'une cascade occupe tout un pan de mur, sur le mur opposé des photos floues représentent des salles de restaurant. Dans ces salons des hommes et des femmes, confortablement installés dans de profonds fauteuils, boivent du thé en parlant et en riant très fort. Dans un coin deux fauteuils restent vides...

J.G



autoportrait.

Je, à perte de vue, net ou flou selon l'angle choisi.

Une tête comme une boule à facettes et un regard zigzag, des bras lignes obliques convergeant vers un torse goutte de pluie. De son corps labyrinthe émane la rigueur du bouddha debout. Point d'exclamation ou d'interrogation sur un visage statique, une peau répétition multiple de cyan, jaune et magenta.

L'égo abîme la solitude jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'épure, fragment du temps et trace dense.

Des yeux pixels fixent le cadre, des rides comme une signalisation tachent et donnent le vertige.

Domage, la couleur est passée.

M.C



## Décrochage

Si j'étais photographe je ne serais pas reporter, trop de violence. Je ne fixerai pas non plus les symptômes hystériques chers à Charcot. Je ne photographierai pas non plus les intérieurs, ni les gens dans leur intimité, ni les jeux d'enfant, ni les paysages.

Si j'étais photographe, je photographierais « la rue ». Les gens dans la rue. L'humanité dans la rue, car dans la rue il y a tout, le savoir, la joie, le drame, l'amour, l'humour, la légèreté et parfois même, la violence.

Photographier c'est posséder, alors je serai riche de tous ces instants volés aux hommes, aux femmes, aux enfants, aux animaux, riche de tous ces instants, drôles, émouvants, poétiques, et comme un artisan, je classerai avec soin tous ces clichés par thèmes, couleur, noir et blanc et avec appréhension et humilité je proposerai mes photos à la Galerie du Château d'eau pour une exposition afin de faire partager toutes ces émotions sagement couchées sur papier glacé.

J.G

## Pieter Hugo



### *Abu et Frayo*

Pour la fête d'Asaba, Malika avait revêtu sa plus jolie tunique et ses sœurs avaient tressé patiemment les longs cheveux frisés de la jeune fille. Puis elles avaient parcouru le village, s'arrêtant çà et là pour admirer une prestation. Ici, le charmeur de serpent les avait fascinées avec sa flute. Plus loin elles avaient ébauché quelques pas de danse, ravies par les joueurs de djembé. À côté d'eux, des badauds applaudissaient un charmant babouin qui enchaînait les roulades. Son maître, un gracieux jeune homme le fit ensuite sauter à travers un cercle de bois. Malika frappait dans ses mains de toutes ses forces. Alors, le petit singe s'approcha d'elle en tendant la main. Le dresseur arriva à son tour :

- Une petite pièce, demoiselle pour Frayo et son maître le gentil Abu !

Rougissante, Malika fouilla dans sa poche et trouva quelques pièces qu'elle glissa dans la main du babouin qui s'inclina gravement. Abu la détailla d'un air amusé :

-Quel est ton nom, belle jeune fille ?

Malika bredouilla son prénom et s'enfuit.

Mais le lendemain, elle revint. Elle n'avait d'yeux que pour le bel Abu...

Quand les trois jours de fête se terminèrent, ils étaient devenus amis et Malika, désireuse de lui offrir un souvenir, lui apporta ce soir-là un magnifique bonnet bleu qu'elle avait longuement marchandé la veille au marché voisin. Abu se coiffa aussitôt du bonnet qu'il lui promit de ne plus quitter.

Aujourd'hui, Malika sourit : elle tient devant ses yeux la photo d'Abu, prise par un touriste. Il est assis sur le toit d'une épave de voiture, arborant fièrement son bonnet bleu. Frayo est à côté de lui et, comme lui, il a posé sa main gauche sur sa cuisse. Mais à l'annulaire d'Abu brille une alliance.

M.G

*Imaginez que vous êtes le photographe*

Le journal pour lequel je travaille m'envoie régulièrement en Afrique. Cela fait 12 ans que je parcours ce continent et suis devenu un spécialiste de « la question africaine ». J'ai noué de nombreux contacts avec des politiques et la population. Je me rends au Nigéria (ex Biafra), pays que je connais bien. C'est le plus gros producteur de pétrole d'Afrique, mais on se demande à qui profitent les bénéfices, car les gens sont très pauvres, surtout dans le Nord.

Dans le Sud, un peu moins, car il y a des cultures de cacao, d'arachide, et de caoutchouc. Depuis son indépendance en 1963, il y a eu de nombreux coups d'état car les ethnies sont nombreuses, les plus importantes sont celles de confession musulmane et chrétienne. Chaque ethnie veut s'emparer du pouvoir, les guérillas sont quasi permanentes mettant le pays à feu et à sang. Le Nigéria a été sous domination Anglaise et a fait partie du Commonwealth, mais compte tenu son instabilité politique, se fait suspendre de temps à autre.

Depuis mon dernier passage dans ce pays, il y a 3 ans, je n'ai plus eu de nouvelle d'Assoun et de son singe. Je suis inquiet. J'espère qu'ils sont toujours en vie.

Assoun est un jeune garçon fier et indépendant qui travaille dur pour sortir de la misère. Il vit avec un babouin aux dents redoutables qu'il a élevé et aime comme son enfant. Il l'appelle affectueusement Akoum, ce qui veut dire douceur en Ibo. Ils sont reliés l'un à l'autre par une chaîne et ne se quittent pas. Ils marchent des journées entières pour aller d'un village à l'autre à travers des zones dangereuses où se côtoient serpents venimeux et bêtes féroces, mais Assoun a confiance. Il n'a pas peur. Il sait que les amulettes offertes par son grand-père lui assurent protection. Assoun est animiste, il croit que les animaux, les objets et la nature ont une âme. Il peut aller où il veut, il ne craint rien. Assoun est un garçon courageux qui ne vole pas, ne mendie pas, essaie d'être propre, il est correctement vêtu à l'européenne, porte des sandales à lanières de cuir, dont il prend soin.

Souvent il met un bonnet en laine bleue avec un pompon orange. C'est moi qui le lui ai offert. Il dit que c'est un porte-bonheur. J'ai sur moi une photo d'Assoun portant bonnet avec son singe qui prend la pose comme son maître, tous deux assis sur le toit d'une voiture épave.

Les villageois aiment bien Assoun, ils lui donnent de quoi manger, des vêtements, parfois quelques pièces, et pour son singe des fruits ou des racines. Le taxi me dépose devant l'hôtel. J'ai hâte de prendre une douche je suis fatigué par les attentes dans les aéroports et le trajet en avion. L'hôtel est envahi par une équipe de tournage qui recherche des dresseurs d'animaux. Je pense immédiatement à Assoun et à son singe. Je montre sa photo un peu partout, mais sans succès. On me dit qu'on ne l'a pas vu depuis longtemps. Serait-il mort ? Je me rends à la mission où je connais plusieurs pères. L'un d'eux me dit qu'il pourrait se trouver à Abuja près du plateau de Jos mais ce n'est pas certain.

De Lagos où je me trouve à Abuja la piste est longue et difficile. Le tournage n'a pas encore commencé, il n'est qu'en préparation, et je dispose de plusieurs jours pour me rendre à Abuja.

À peine arrivé dans ce gros bourg, je vois un attroupement sur une petite place. Je m'approche. Un singe fait des cabrioles, marche sur les mains, danse, montre ses dents, mime une personne en train de boire, de manger, de se coiffer, tout le monde rit, applaudit. Puis j'aperçois un bonnet bleu avec un pompon orange, c'est Assoun. Il est vivant. La représentation terminée, je m'approche. Étonné, il me prend dans ses bras et me donne de grandes claques dans le dos. Nous rions. Nous sommes heureux et émus de nous retrouver. Je lui propose de le ramener à Lagos avec son singe, mais il ne veut pas. Je lui dis qu'en 3 jours il gagnera autant qu'en une année. Bien sûr ça le tente, mais il refuse. Je suis déçu d'avoir parcouru tous ces kilomètres pour rien.

J'essaie une nouvelle fois de le convaincre lorsqu'une jeune femme s'avance vers nous. Elle est grande, mince, habillée à l'africaine. Assoun lui sourit, et quel sourire ! Je comprends qu'il est amoureux et ne veut pas quitter sa belle.

- Qui est-ce ?

Géné, il répond en baissant la tête - C'est Alya.

- Elle est jolie !

- Oui

- C'est ta fiancée ?

- Non c'est ma femme.

- Félicitations ! Tu as des enfants ?

- Non pas encore ...

- Je peux t'amener avec elle si tu veux ...

Il lui parle dans un dialecte que je ne connais pas. Elle secoue la tête en faisant Non ! Non ! Non ! Il lui parle encore et encore. Il essaie de la convaincre, puis la jeune femme s'en va.

Assoun me dit : je crois qu'elle va venir.

- Comment tu crois ?

- Elle va demander l'autorisation à la famille
- Mais c'est ta femme !
- Oui mais l'avis de la famille est important
- Mais tu ne pars que pour une semaine !
- Je sais je sais ! Mais tu connais les femmes dit-il en riant ...

La jeune femme revient avec 2 baluchons. Assoun sourit.

- On te suit Ami dit-il en me tapant amicalement sur l'épaule.

Le singe à la traîne derrière nous tire sur sa chaîne en poussant des cris. Il n'a pas l'air d'accord. Nous regagnons le vieux 4x4 embouti de toutes parts. Je formule des vœux pour que nous arrivions à Lagos sans encombre car le chemin est long et périlleux.

J.G

## Ulrich Lebeuf



Le téléphone ne sonne pas, elle est allongée sur le tapis du salon, ses yeux explorent le plafond comme s'il allait lui révéler la vérité. La couette est tombée du lit et caresse le tapis, la table de chevet sourit. La femme attend l'homme qui ne viendra pas. La porte reste de bois quand le rideau vient la frôler. La fumée de la cigarette a tatoué son index. La matière devient prédatrice, toujours l'attente, le téléphone ne sonnera plus.

M.C

